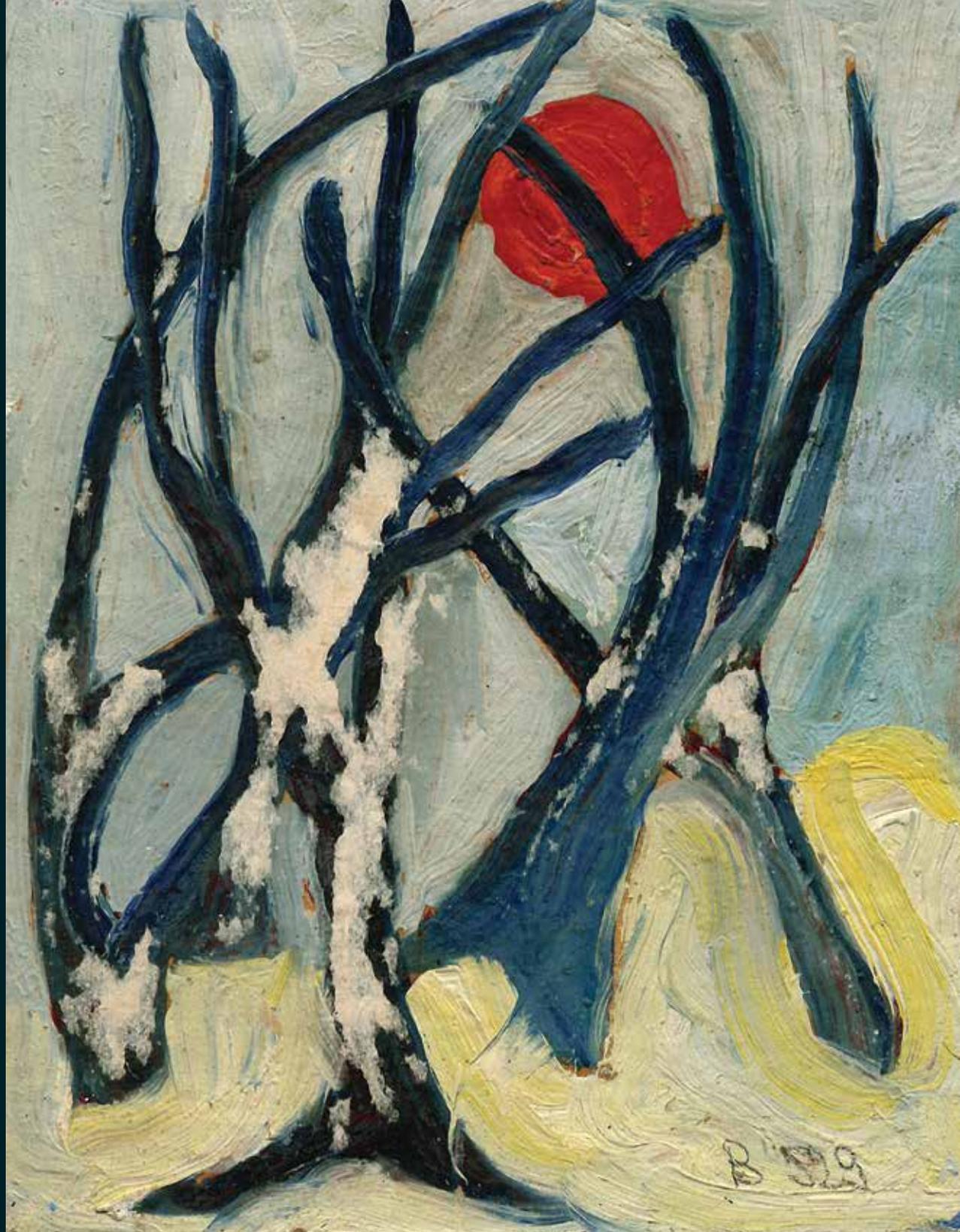


Alain Vasseur



L'ATELIER D'ART-THÉRAPIE,
UN RECUEILLEMENT VERS LE SIMPLE,
UN DÉPLOIEMENT VERS L'IMMENSE

En page de titre :

Serge Sauphar, sans titre, vers 1950, gouache sur papier, 13,50 × 10,50 cm, B529, dépôt de la section du patrimoine de la SFPE-AT au LaM, Villeneuve-d'Ascq..



Serge Sauphar, sans titre, vers 1950, gouache sur papier, 12 × 15 cm, B525, dépôt de la section du patrimoine de la SFPE-AT au LaM, Villeneuve-d'Ascq.

L'atelier d'art-thérapie, un recueillement
vers le simple, un déploiement vers l'immense

Alain Vasseur,
Itinéraires singuliers, Dijon.

Nous vivons dans le désaveu et la déception des grandes révolutions, des grands projets de société. Mais l'urgence à laquelle ils voulaient répondre, l'urgence n'a pas du tout disparu. L'enjeu ne saurait se réduire à un contenu idéologique qu'il soit d'ordre politique ou même métaphysique ; il a quelque chose de concret, ou du moins d'empirique, car il réside dans la construction ou la reconstruction permanente de ces actions de proximité où renaissent ces possibles qui passent par un double mouvement : un recueillement vers le simple, un déploiement vers l'immense. Laisser la parole se dire, la laisser croître selon ce qu'elle porte en elle, afin que ce qu'elle rencontre, ou ce qu'elle affronte, lui soit nourriture et non extermination ou étouffement ; voilà ce qui fonde le socle de toute révolution personnelle et universelle.

Il nous faut néanmoins franchir la peur. Elle a des motifs puissants qui fonctionnent comme des censures. Ainsi naît le sentiment du dérisoire, du très petit, du vulnérable, devant l'énormité des choses face aux puissances en place, devant tout ce qui est à penser, à dire, à faire tout ce qui serait nécessaire. L'immense paraît écrasant.

Il n'y a pas à espérer de solutions immédiates à ces difficultés. On ne peut que faire fond de ce qui nous est donné, le natif en nous, et avancer. Et si on laisse les premiers mots aller, selon ce qui les porte, peut-être vont-ils faire doucement lever le monde. Ce sera, il faut l'espérer, de façon telle que le monde s'y montre comme notre demeure, un lieu que nous pouvons habiter en goûtant toutes choses dans leur « aurore innocente », un espace où nous pouvons marcher, agir, déployer nos dons avec confiance sans devoir les inscrire dans un acte exceptionnel.

L'expérience de la maturité

La quête de l'exceptionnel traduit souvent le besoin d'échapper à l'ennui. On attribue en effet volontiers le caractère monotone de l'existence à la répétition des choses. On a le sentiment que l'on ne peut changer, que l'on est infirme tant sur le plan de l'affectivité que de la création. On croit que la vie offre toutes les possibilités au départ et que l'avancée en âge ne peut que confirmer notre immuabilité. Cette espèce de fermeture à l'avenir mine toute espérance et réduit nettement notre pouvoir d'improvisation. Ce ne sont pas les choses qui se répètent mais bien plus notre manière d'éprouver le monde.

Celui qui se sent frustré, vide, insuffisant, refuse non seulement l'expérience de l'intériorité et de l'expression, mais aussi celle de l'émerveillement dans le simple (la mesure) qui engendre, dit-on, l'abondance (la démesure). Celui qui vit l'émerveillement attend quelque chose de la vie. Il la conçoit comme inépuisable et profondément inconnaissable. Alors, l'idée qu'il se fait des choses est à refaire au fur et à mesure de ses découvertes. L'émerveillement suppose de la part de l'individu une sorte de disponibilité, d'ouverture,



d'aptitude à se laisser traverser par l'infiniment petit et l'infiniment grand. Il pose le postulat que l'existence est riche, complexe, mystérieuse, et que la vie est une aventure à vivre et pas simplement un problème à résoudre.

L'expérience restera donc toujours une entreprise ouverte pour la personne qui sait s'émerveiller. Elle suppose une certaine naïveté, naïveté seconde toutefois, celle de savoir que la connaissance acquise n'est rien en comparaison de ce qui reste à connaître. Cette croyance est contraire à l'attitude de l'expert qui se sent menacé de découvrir parce qu'il mise sur la certitude du capital accumulé. L'actualisation de soi ne s'accomplit pas seulement sur le terrain de l'affectivité. L'émerveillement participe aussi de l'intelligence, notamment dans l'exercice de la contemplation où la pensée se livre amoureusement au réel en entretenant un contact intime avec ce qui arrive.

Dans son recueil consacré à l'atelier d'Alberto Giacometti, Jean Genet relate une anecdote qui illustre bien le rapport dialectique qui unit étroitement mesure et démesure au cœur de l'expérience esthétique de l'émerveillement. L'artiste lui fait découvrir une série de dessins magnifiques et s'attarde sur l'un d'entre eux avec émotion. Un dessin que Genet trouve plutôt anodin et qui ne le touche pas particulièrement. Il représente un personnage de très petite taille tout en bas d'une immense feuille blanche.

« Je n'en suis pas tellement content, mais c'est la première fois que j'ai osé faire ça », déclare Giacometti.

Genet tente de trouver quelques explications symboliques à cette représentation de la mesure (le personnage minuscule) face à la démesure (l'immense page blanche qui semble écraser le petit homme mais qui paradoxalement le révèle) avant de conclure :

« Quoi qu'il ait voulu tenter, sa réflexion m'émeut venant d'un homme qui ne cesse d'oser. Ce petit personnage, là, est une de ses victoires. Qu'a-t-il dû vaincre, Giacometti, et de si menaçant ? »

Genet nous parle ici d'un état d'émerveillement subordonné au fait « d'avoir osé », d'avoir su vaincre et dépasser ses peurs. Oser, c'est inscrire sa singularité dans le réel, l'incarner dans un acte, une trace, sinon nous sommes condamnés à communiquer ce qui est communiqué, à écrire sur ce qui a été écrit, à enseigner sur ce qui a été enseigné. Oser, c'est interroger l'audace, c'est, dans un certain sens, transgresser la mesure, partir à la rencontre de l'inconnu et faire surgir le nouveau.

L'accompagnement thérapeutique

L'accompagnement thérapeutique nous invite à oser car il comporte un axe transformationnel. Il s'appuie, avant tout, sur l'instauration d'un espace commun de rencontre et une relation de confiance qui favorise l'écoute, la prise de parole, et qui invite l'individu à identifier ses besoins, à se relier à son sentir, à son ressenti face à ses émotions. Valoriser et encourager sur sa capacité à faire front face à ses difficultés, ce dernier peut redevenir acteur, coauteur ou cocréateur de son projet de vie.

Valoriser l'unicité de chacun est au cœur du processus thérapeutique, qui implique plusieurs axes de travail. Tout d'abord, faire du vécu la matière première d'un savoir. Il s'appuie sur l'expérience de l'altérité, le goût des questions que l'on se pose, l'idée que l'on apprend par nécessité mais qu'il faut surtout faire évoluer le besoin vers le désir.

L'exclusion sociale conditionne précisément l'individu ou bien à s'arranger seul ou bien à taire ses besoins dans ses rapports avec les autres. Il ne lui vient pas à l'idée que la société est aussi le lieu de la diversité et de l'abondance. Il n'a pas pu considérer les autres en tant que personnes ressources, riches d'apprentissages à partager, de projets à entreprendre.

Dans un processus de transformation, l'autre devient cet être empathique qui sait me faire sentir utile d'être ce que je suis, d'avoir ce que j'ai, de savoir ce que je sais, qui sait se réjouir de mes enthousiasmes, qui sait mettre l'attente qu'il faut dans nos partages pour que je donne vraiment ce que j'ai. L'autre devient une source importante de plaisir.

Ici, abandon et contrôle sont conciliables. L'abandon abolit les limites et les interdits ; il est précisément la mobilisation totale de l'individu à ce qui est clairement perçu comme sa nature profonde. Qu'il réalise qu'il se trompe, qu'il refuse de poursuivre, c'est sa liberté. Il est un oui qui peut toujours dire non. Il est une présence « désirante » qui autorise un repli vers le simple, un déploiement vers l'immense, la mesure et la démesure.

Cette présence qui demande à être au monde est au centre de chacun. Elle n'arrive pas toujours à faire surface, mais elle est. En plein milieu de l'angoisse, dans le profond d'un découragement, dans le lointain de la folie, elle est prête à se manifester quand sera possible l'expérience d'une certaine ouverture. La vie nous demande au fond de ne pas résister à ce que nous sommes, car ce que nous sommes est plus grand que nous le pensons. Nous n'en finissons pas de grandir. Ce que nous sommes est immense (étymologiquement *in mensura* : qu'on ne peut mesurer, sans mesure, non mesurable). Il nous manque seulement la perspective et la certitude que ce que nous sommes n'est pas vide. Cela passe par l'expérience d'une certaine plénitude qui passe par l'accueil de notre infinitude. Paul Ricœur la définit comme étant la source de « notre constitution ontologique instable par laquelle l'homme est à la fois plus grand et plus petit que lui-même ». La faillibilité de l'individu se trouve de ce fait dans la disproportion que ce dernier ressent entre finitude et infinitude. La psychose pourrait en être sa traduction.

Expression et invalidation personnelle

Nous savons tous que la mise en situation d'expression peut permettre à l'individu de se révéler à lui-même, de se réparer, de restaurer son image et donc de découvrir l'existence de son unicité et de son immensité.

La personne qui s'invalide en dépréciant ses possibilités retarde donc indéfiniment le moment de s'exprimer réellement. Contrairement aux idées reçues, on ne se prépare pas à l'expression en apprenant des règles et des techniques. La personne qui veut s'exprimer peut commencer par utiliser ce dont elle est capable. Le désir de rendre son expression plus efficace, plus libre aussi, voire débordante, lui fera connaître par la suite, au fur et à mesure, la nécessité de la discipline.

Malheureusement, on définit souvent l'expression par le produit à montrer, car il faut bien justifier l'activité par un résultat matériel valable. Voilà la véritable résistance. Il faut justifier l'expression, autrement elle est d'une gratuité insupportable pour notre esprit utilitaire et notre conscience



coupable. Arno Stern fait observer, non sans un certain cynisme, l'effet sans doute le plus important qu'ont ses ateliers d'expression sur les enfants qui les fréquentent :

« Élevés dans une société qui n'admet aucune gratuité, ils ont l'habitude de monnayer leurs efforts, de réclamer la récompense ou l'appréciation pour leurs services. Il est inutile de dire que l'atelier transforme les mœurs et que, libéré de l'immoralité de la possession, celui qui s'exprime appartient à une autre société. »

Devenir humain, ce n'est pas appartenir au monde de la production ni même de la stylisation, c'est participer au projet légitime de la joie, s'exprimer et vivre.

Quelle école de formation pour une personne qui passe son temps à s'invalider quand elle expérimente de temps à autre des moments de pure « re-création » qui échappent au jugement des autres et surtout au sien ! Le bienfait le plus important de l'expression n'est pas tant dans l'estime accrue de sa propre valeur, du fait d'un résultat encourageant, mais plutôt dans la distance qu'elle donne par rapport à la préoccupation de valoir. Celui qui sincèrement s'abandonne à l'expression pour le plaisir qu'elle comporte affirme d'une façon très vécue que sa raison d'être est de jouir de son être sans devoir le justifier. Il place son existence au-dessus de tout autre bien.

« Être est son bien, son bien-être », nous dit Arno Stern.

En transgressant une sorte de loi indéfinie qui l'obligeait implicitement à soumettre sa vie à une quelconque autorité mal identifiée, l'individu n'est plus cet enfant obéissant parfaitement soumis à l'idéal de perfection. Il lui est possible dès lors d'être à l'aise dans la démesure, l'extravagant, l'inachevé, mais aussi dans la mesure qui n'est plus confondue avec la règle, la norme, la loi, mais entendue, comprise au sens musical de rythme, de tempo personnel, d'harmonie. En appréhendant l'un et l'autre sans dichotomie, il peut accueillir l'erreur, l'insouciance et, pourquoi pas, la fantaisie en tant que promoteurs de l'existence, pour elle-même, avec ce que cela signifie de liberté.

BIBLIOGRAPHIE

- Genet Jean, *L'Atelier de Giacometti*, Paris, L'Arbalète, 1963.
Ricœur Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.
Saigre Henri, *Deviens qui tu seras*, Paris, L'Harmattan, 2009.
Stern Arno, *L'Expression*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1973.
Sys Jacques, *Les Imaginaires christologiques*, Paris, Septentrion, 2000.